

quelques-uns encore qui bravaient toute autorité, et, de ce nombre, le plus hardi, le plus enragé, et celui qui, bien que Solognot de naissance, paraissait appartenir à une tout autre race, par la violence et l'irascibilité de son caractère, Martin l'Anguille.

D'où venait ce surnom bizarre ?

Martin habitait avec sa femme et ses cinq enfants une horrible hutte en torchis, couverte de branches de sapin, en guise de toit, en plein bois, au bord d'un étang qu'on appelle la mare aux Ragots.

Dans cet étang d'où s'exhalaient, en automne, de pestentielles émanations, les anguilles étaient assez communes, et pendant bien longtemps le braconnier Martin avait joint à sa première industrie celle de pêcheur et on avait fini par lui donner le nom du poisson qu'il capturait.

Martin était un homme de petite taille, mais fort, trapu, énergique. Basané comme un Maure, l'œil noir, les dents aiguës et blanches comme un carnassier, il avait une beauté sauvage sous ses haillons.

Sa maison, un bout de champ, quelques nippes et le produit du braconnage de forêt et d'eau, c'était tout ce qu'il possédait.

Il s'était marié à vingt ans, avec une femme plus âgée que lui et qui était devenue aveugle.

Martin avait eu cinq enfants, quatre fils et une fille.

La fille était l'aînée. A douze ans, pleine de courage, elle s'en était allée dans le Val où les fermiers sont plus aisés, se louer comme gardeuse d'oies.

Les quatre garçons étaient restés au logis, vivant de la vie du père, c'est-à-dire braconnant le gibier et le poisson, allant avec lui le dimanche jusqu'à Salbris, où ils buvaient et se querellaient dans les cabarets.

Ils étaient jumeaux deux par deux. Matthieu et Martinet avaient alors seize ans ; Jacques et Nicolas, quatorze.

Ce dernier restait souvent à la maison, prenait soin de la mère aveugle et faisait la soupe.

Il était plus doux que ses frères et disait bien souvent :

— En place de courir les bois, est-ce que nous ferions pas mieux de travailler notre champ et d'aller en journée dans le Val !

A quoi les frères répondaient par des injures et le père par un coup de pied.

Martin-l'Anguille souriait même parfois :

— Si je n'avais pas vu naître le garçon, je croirais qu'il est le fils d'un garde ou d'un gendarme !

— Il est bien à toi, répondait la femme aveugle ; seulement il a plus de bon sens que vous tous.

Un soir de novembre, que la querelle recommençait sur ce point, Martin prit son fusil et dit à ses fils :

— Il a neigé la nuit dernière. J'ai connaissance d'une biche et de son faon ; nous les suivrons au pied jusqu'à leur viaudis. Il y a longtemps que nous n'avons fait un coup de fusil sur de gros gibier.

— Eh ! mon homme, dit la femme aveugle, tu as déjà eu deux procès cet été ; tu sais bien que M. Sobier, le garde-chef, t'as dit que si on te reprenait, tu irais en prison...

— Eh bien ! répondit le braconnier, les enfants te resteront pendant que je mangerai le pain du Gouvernement. Venez les gars !

— Je n'y vais pas, dit Nicolas.

— Tu viendras, brigand ! s'écria Martin-l'Anguille en levant la crosse de son fusil sur son fils. Vas-tu pas renier le métier de la famille à présent !

Et il le poussa rudement dehors, le forçant à marcher devant lui.

La neige couvrait la terre, et il faisait ce qu'on nomme vulgairement un froid de loup. Le ciel était clair et la lune y brillait de tout son éclat.

— Nous y verrons à tirer comme en plein jour, dit Martin-l'Anguille en s'engageant le premier dans un petit sentier qui courait sous bois.

Lui seul avait, en apparence du moins, un fusil.

C'était une arme de gros calibre à deux coups.

Martin et Martinet, les deux aînés, avaient, eux, quelque chose d'entortillé sous leur blouse. C'était ce classique fusil brisé en trois morceaux, à peu près disparu aujourd'hui, mais dont les braconniers se sont servis bien longtemps.

Jacques et Nicolas, les deux plus jeunes fils, avaient la spécialité des collets.

Le premier surtout excellait à courber une branche d'arbre sur le passage d'un chevreuil. Quant à Nicolas, le métier ne lui plaisait guère, mais il n'en savait pas moins panneauter les lièvres et les lapins et construire le piège ingénieux de l'abreuvoir où se prennent si sottement les bécasses.

Quand ils furent à une certaine distance de leur habitation, le père dit à ses fils :

— Je vous ai tous emmenés, parce que je voulais que la vieille vous laissât tranquilles avec ses gendarmes, ses procès et sa prison ; mais nous n'avons pas besoin de nous en aller de compagnie, comme une horde de maraussins. La neige est dure : ça fait du bruit en marchant.

Matthieu répondit :

— Je vais aller voir du côté de la mare aux Chevettes. Il doit y avoir un coup à faire.

— Moi, dit Jacques, je vais aller relever mes collets à lapin.

— Je vais avec toi, fit Nicolas.

— Oh ! toi, non, s'écria Martin-l'Anguille qui était toujours irrité contre son fils. Tu ne me quitteras pas, gredin ! et bon gré, mal gré, il faudra bien que tu deviennes un vrai braconnier de plaine et de forêt.

— Puisque vous gardez le feignant, dit Martinet, l'un des grands frères de Nicolas, vous n'avez pas besoin de moi.

— Où vas-tu donc ?

— Je vais faire un tour du côté de la ferme des Trois-Chênes.

— Ah ! et qu'est-ce que tu veux y faire, gars ?

— J'ai idée que la fillette à Jean Féru, le fermier, me trouve à son goût.

— C'est possible, grommela Martin-l'Anguille ; mais comme Jean Féru a du bien et qu'il pourra peut-être donner quatre ou cinq cents francs en beaux écus à la fille, elle ne sera pas pour toi.

— A savoir, dit Martinet.

— C'est tout su, dit brutalement le père.

— La Madeline est une tête chaude ! ce qu'elle veut, elle le veut bien ! je l'enlèverai et nous nous en irons dans le Val, ou bien encore de l'autre côté de la Loire. Alors faudra bien que Jean-Pierre consente !

— Ce que tu dis là est mal, murmura le petit Nicolas.

Mais son père lui allongea une taloche :

— Mêle-toi donc de ce qui te regarde, affreux gamin ! lui dit-il. Et toi, le gars, fais ce que tu voudras. Après ça, nous aurions tout de même besoin d'une femme à la maison.